

Discours de M. Hugues R. Gall
pour l'installation de M. Alain Charles Perrot
à l'Académie des beaux-arts, le mercredi 11 juin 2014

Monsieur,

De nombreux amis vous attendent en ces lieux.

Les premiers que j'aperçois ici sont les vrais amis d'un architecte restaurateur qui s'est attaché aux grands monuments de notre pays : voici Louis Le Vau, à qui Colbert commanda ce Collège des Quatre-Nations qui vous accueille de ses bras grands ouverts, ce Louis Le Vau avec lequel vous dialoguiez hier matin encore sur le chantier de l'Hôtel Lambert.

A ses côtés, voici l'ombre de Salomon de Brosse, qui devança Le Vau comme premier architecte du roi, - c'était avant la création de l'Académie royale d'architecture - ce Salomon de Brosse avec lequel vous avez eu des conversations passionnées tandis qu'on posait sur son Parlement de Bretagne, que vous sauviez, Monsieur, cette charpente de métal rouge qui stupéfia toute la France.

Ces événements ont frappé les esprits. C'est je crois la première image de vous que je conserve dans ma mémoire : la Bretagne grondait. Les marins pêcheurs voulaient faire tomber le Premier ministre, comme aux plus belles heures de la Régence. Rennes avait brûlé, déjà, en 1720, mais des coupe-feux, alors, avaient permis de sauver l'édifice de Germain Gaultier et de Salomon de Brosse.

Une malheureuse fusée, durant cette nuit de février 1994, atteignit le toit.

Quelle horreur, quelle merveilleuse horreur !

Cet incendie vous a permis de démontrer très vite votre talent, vos compétences, il a été, j'ose le dire, pour vous, un événement fondateur et tragique. Les pompiers évacuaient les peintures de Noël Coypel et de Jean-Baptiste Jouvenet, les tapisseries, ce qu'on pouvait sauver du décor intérieur. Vous êtes arrivé, disponible, attentif à tout, vous avez tout de suite pris la mesure du désastre et imaginé ce que vous alliez faire pour que ce bâtiment puisse revivre. Grâce à vous, non seulement le Parlement de Bretagne a retrouvé sa grandeur, mais il peut aujourd'hui conserver son sens, puisque vous avez profité de ce drame pour le doter de tous les équipements modernes

indispensables. Et c'est pourquoi je voulais prononcer, après Louis Le Vau, le nom de Salomon de Brosse. Ils ont en vous plus qu'un admirateur, un allié.

Plus près de nous, je vois apparaître ici, à vos côtés, Charles Garnier, membre de notre Académie en 1874, non loin de ses amis les peintres Jules Lenepveu et Paul Baudry. Ces trois-là, nous les avons rencontrés ensemble, nous les avons vus, vivants, comme aujourd'hui, courant sur les toits de l'Opéra de Paris.

Je veux citer encore les noms d'Henri Deglane, élu en 1918 à l'Académie des Beaux-Arts, auteur d'une partie des façades et des nefs du Grand Palais, et de Charles Girault, élu dès 1902, qui avait coordonné les travaux, - des travaux que vous avez su poursuivre en vous mettant dans leurs pas et en vous laissant guider par leurs regards.

Tous ont siégé ici. Ils vous accueillent parce que vous avez su prolonger leurs œuvres, ils vous souhaitent la bienvenue parce qu'ils risquaient d'être des fantômes condamnés à hanter les restes de leurs créations, et que vous les avez rendus à la vie.

Tous ces grands noms, Monsieur, vous doivent quelque chose. Aujourd'hui, vous voici des leurs, et tous m'ont chargé de vous poser cette question que peut-être vous vous êtes posée à vous-même au moment où vous vous engagiez dans cette carrière : pourquoi s'intéresser, avec tant de passion, aux monuments du passé, quand on est un jeune architecte de talent ? Avec la fougue qui est la vôtre, que n'avez-vous plutôt regardé l'avenir ?

Les grands architectes restaurateurs, que l'on a si longtemps taxés de n'être que des épigones ou des pasticheurs, ont été, vous le savez des créateurs, des rêveurs, qui ont réinventé des mondes disparus.

Vous trouverez ici de grands devanciers, qui se sont sans doute posé eux aussi, dans leur jeunesse, cette question fondamentale : Félix Duban, qui occupa le fauteuil de François Debret – leur chef-d'œuvre, l'École des Beaux-Arts, se trouve sur ce quai, et les membres de cette académie continuent à y être très attentifs, malgré la dureté des temps.

L'heureux Duban restaura Blois et en fit un palais magique, véritable cours d'architecture, donné avec des pierres. Car restaurer un édifice, c'est restaurer son sens, c'est le comprendre, aider ses visiteurs à en pénétrer l'histoire.

Avec Paul Abadie, le grand homme du néo-roman, qui attacha son nom à la cathédrale d'Angoulême, vous vous sentirez aussi en bonne intelligence. Tous ces héros de l'éclectisme ont su se nourrir du passé. La compréhension intime de la tradition, l'art subtil de la citation bienvenue, l'élégance d'une allusion venant orner les pierres, voilà ce qu'ils vous ont appris.

Vous retrouvez ici aujourd'hui de grands restaurateurs, qui ont contribué à faire évoluer doctrines et pratiques : votre ami, notre confrère Yves Boiret, reçu ici par le grand Marc Saltet, qui fit retentir ce jour-là sous cette coupole les noms de Viollet-le-Duc, - qui je ne sais plus pourquoi n'a pas été des nôtres -, de Geoffroy-Dechaume son compagnon sculpteur sur le chantier de Notre-Dame et d'Emile Boeswilwald, l'homme qui réinventa, parmi tant d'autres réussites, la cathédrale de Laon. Non content d'en colmater les lézardes, il y ajouta un crocodile et d'autres animaux exotiques, traités dans le plus pur style médiéval, souvenirs dit-on de l'exposition universelle de 1855, manière aussi de faire savoir, avec humour, qu'un restaurateur de monuments est toujours, *volens nolens*, un homme de son temps.

Viollet-le-Duc était un inventeur. Certaines planches extravagantes de ses *Entretiens sur l'architecture* démontrent une modernité virtuose, il était capable d'imaginer un wagon de chemin de fer pour le train impérial aussi bien que de « réinventer » l'étonnante cathédrale de Lausanne, d'imaginer des chalets face au Mont Blanc ou le bel immeuble de la rue Condorcet, si pratique pour lui et son agence, avec ce célèbre grand-duc, son totem, sculpté entre deux larges baies.

Si Napoléon III vous eût confié les ruines de Pierrefonds, vous eussiez sans doute été plus historien que Viollet-le-Duc, plus scrupuleux, plus attentif aux réalités archéologiques. Mais avec votre science du passé, comme sur le chantier du Parlement de Bretagne, vous auriez su faire de ce château fort un monument adapté aux temps présents.

Vous aussi, aujourd'hui, vous inventez. Vos projets pour Doha ou Bagdad sont superbes, ils montrent que vous entrez dans une phase nouvelle de vos travaux. Votre expérience de restaurateur, cette longue ascèse, vous a rendu libre. C'est un artiste plein de vie et d'invention que nous accueillons aujourd'hui, et dont les édifices à venir exigeront, dans quelques siècles, les soins d'un Alain-Charles Perrot du futur qui se réclamera de vous.

Ce sens de la continuité semble inscrit dans votre généalogie académique.

Le fauteuil que vous occupez a ainsi été celui de Jean Rondelet, le continuateur de Soufflot au Panthéon, d'Alphonse de Gisors, qui restaura – avant vous - le théâtre de l'Odéon et sut se montrer moderne en bâtissant ce temple des lettres et des sciences : l'Ecole normale supérieure de la rue d'Ulm. A votre place siégea aussi Joseph Vaudremer, qui, après s'être essayé à l'historicisme en bâtissant l'église Saint-Pierre-de-Montrouge, modernisa l'architecture des prisons et des lycées, un patrimoine longtemps dédaigné, jusqu'à ce que les expositions de nos voisins du Musée d'Orsay ne nous permettent de comprendre que c'était peut-être le cœur de ce XIXe siècle que vous aimez tant.

Ce fauteuil fut aussi, je sais que cela vous touche, celui d'Emmanuel Pontremoli, l'homme qui, pour le génial Théodore Reinach, réinventa une Grèce idéale à la Villa Kérylos, - là où nos confrères de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres organisent des colloques, qui sont eux aussi la résurrection du passé.

Jacques Carlu s'assit ensuite dans ce septième fauteuil. Vous aimez de lui, je le sais, le Palais de Chaillot, cette belle réponse française et démocratique aux architectures totalitaires.

Carlu joua un grand rôle à l'Académie des Beaux-Arts, il donna un sens nouveau au Musée Marmottan : c'est lui qui accueillit le legs de Michel Monet, et fut à Giverny le prédécesseur de Gérald Van der Kemp-ce qui me touche -mais il est aussi ce Carlu qui fut l'auteur, en 1968, du théâtre national de Bretagne dans lequel vous avez eu durant des années tant de plaisir à venir et que les Rennais appellent « le grand huit ».

Si j'insiste sur ces mirobolantes généalogies, montagnes russes, grands huit et carambolages entre les époques, c'est parce que vous aimez l'idée d'être un amoureux du passé dans sa multiplicité. Etre un continuateur ne vous paraît pas sans noblesse.

C'est votre audace.

Je crois, comme vous, que le passé est infiniment plus intéressant que le présent, et même que l'avenir. Personne n'ose jamais le dire, de peur d'avoir l'air réactionnaire ou démodé.

Lorsque je vous ai vu arriver au Palais Garnier, j'ai compris que je rencontrais un frère d'armes. La tâche était difficile, vous succédiez au talentueux Jean-Loup Roubert, qui avait longtemps veillé sur ces lieux avec une grande intelligence. Vous arriviez d'un hôtel particulier de la place Vendôme, qui grâce à vous venait d'être remis en marche pour deux ou trois siècles, à la demande du Sultan

de Brunei. Vous aviez l'élégance, la jeunesse et la bonne mine qui caractérisaient Charles Garnier. Vous étiez un garçon de votre temps, décidé à vous battre pour des monuments du passé. Nous nous sommes compris tout de suite.

Dans cette maison, sur laquelle j'avais alors mission de veiller, il fallait agir avec un respect infini. Nous avons travaillé au cœur de cette œuvre d'art, heureux de piocher dans toute la palette des brèches et des marbres pour rendre sa polychromie à la façade, d'y placer enfin sur les cartouches vides le chiffre de Napoléon et d'Eugénie, d'y faire retisser brocarts, passementeries et lambrequins, de restaurer les candélabres de la loggia – et d'éliminer l'inutile, comme ce lustre de fer forgé qui avait été imposé, naguère, à la rotonde des abonnés.

Moi qui suis sujet au vertige, je vous accompagnai sur les toits, avec vos artisans, pour bien comprendre ce qu'il fallait faire. Je tremblais en me répétant in petto « Je suis leur chef, avançons. » Vous m'avez appris une forme d'humilité. Au Palais Garnier, aujourd'hui, en apparence, rien n'est de Perrot. Voilà votre vraie gloire : vous avez été l'homme invisible. Bravant le snobisme facile du « geste architectural contemporain », qui fait tant parler les sots, vous avez été vous-même en n'ajoutant rien et en ne retranchant rien à l'œuvre d'art totale voulue par Garnier.

Reste un combat, que nous avons perdu ensemble à l'époque : redonner à la salle, violée par ordre d'André Malraux, ce plafond aux couleurs si chaudes et si subtiles, peint par Jules Lenepveu, et dont le *modello* se trouve au Musée d'Orsay. Ce combat, cher Confrère, nous le mènerons à nouveau, j'en prends aujourd'hui l'engagement – parce que je suis aussi un admirateur de Chagall, et parce que je trouve injuste pour sa postérité que ce plafond soit désormais son œuvre la plus célèbre. Il serait si beau, ce plafond, dans la nouvelle salle de la Philharmonie ! Quel magnifique symbole ce serait que la translation de cette relique bariolée pour sanctifier, à Paris, la future cathédrale de la musique. Et le Palais Garnier retrouverait, dans la lumière dorée de son lustre, la ronde enchanteresse des heures du jour et de la nuit.

Cette vérité du monument, à laquelle vous consacrez votre vie, donnant un sens architectural à la devise de Jean-Jacques Rousseau, *vitam impendere vero*, vient, je crois, de votre vision du monde. Je vous vois, au centre de votre œuvre, comme un alchimiste, jouant avec les quatre éléments pour faire de l'or avec la boue du quotidien, les débris des révolutions, l'usure des temps.

Vous êtes d'abord un homme de la terre, votre premier élément. La terre, pour vous, c'est cette terre de Corse où votre grand-père s'installa dans les années 1920 et qui, aujourd'hui encore, est la vraie patrie de vos enfants. Votre grand-père dessinateur industriel, de qui vous tenez la sûreté de vos dessins et l'excellence de vos plans, était aussi un inventeur. Il mit au point le freinage sur les roues-avant des automobiles. C'était avant 1918. Son fils, votre père, ingénieur à Centrale dans la même promotion que Boris Vian, cultivait le dandysme des belles cylindrées et des diplômés qui ne servent à rien : il sera licencié de toutes les matières, droit, philosophie, lettres, mathématiques – mais ce Pic de la Mirandole, lecteur de Paul Morand, n'aimera rien tant que les Bugatti, la séduction et la pétrochimie. Vous faites rouler encore, en souvenir de lui, cette 403 cabriolet de couleur jaune de Naples, jolie comme une porcelaine, avec laquelle vous débouliez ensemble vers la Côte d'Azur. Est-ce au cours d'une de ces virées sous le soleil que vous avez dit à votre père que vous ne seriez pas ingénieur, mais que vous vouliez entrer à l'Ecole spéciale d'architecture ?

Vous êtes aussi placé sous le signe de l'air, votre deuxième élément, héritage sans doute de votre grand-père maternel Robert Josse, qui pendant la Grande Guerre fut pilote d'escadrille. De votre mère, sportive intrépide, vous avez hérité la passion du ski et l'amour des cimes. Je vous ai vu sur les campaniles de la Salle Garnier de Monte Carlo, amoureux du paysage sans lequel aucun monument n'existe totalement.

Vous m'avez raconté votre arrivée dans une pirogue aux couleurs de l'administration, inspecteur général des monuments historiques en Guyanne, inaugurant une mairie qu'on avait bâtie en parpaings comme si l'on se trouvait dans une banlieue de métropole, dans ce village perdu de la jungle, le long du Maroni, et je vous vois, heureux d'atterrir à Maripasoula, après avoir survolé la Canopée.

Vous m'avez raconté comment vous vous retrouvé enfermé dans le Fort Lalatte, en Bretagne, à la suite d'une coupure électrique qui en avait bloqué le pont-levis – Oh !maudite modernisation des monuments ! – et comment, en accrochant une corde aux merlons des remparts, semblable à Kirk Douglas dans le film *Les Vikings*, vous avez pu vous enfuir, suspendu au-dessus des flots. Je crois même qu'aujourd'hui, vous avez hésité à entrer ainsi sous la coupole, avec toujours le même panache.

En 1968, vous rêviez d'être peintre, vous avez même exposé avec succès. Architecte l'année suivante, vous avez découvert le Texas, où vous avez obtenu le Master in Architecture de la Rice

University. Comme l'amour du passé ne rend pas passéiste, vous avez découvert Houston, la Nasa au temps d'Apollo 13, les forages pétrolier, le Mexique encore sauvage et Brasilia dont la construction s'achevait. L'architecture de Niemeyer pouvait vous plaire, avec ses courbes inscrites dans la nature. Il était, dans ces années-là, l'architecte par excellence.

C'est au retour, comprenant que votre destin n'était pas de construire, dans les zones industrielles de la France des trente glorieuses, des hangars et des entrepôts, que vous avez osé enfin assumer votre amour du passé et des Monuments historiques.

La mer est peut-être, autant que l'air, l'élément que vous aimez le mieux. Vous aimez naviguer, plonger, nager – et vous trouverez ici quelques compagnons, je pense au cher Jacques Rougerie. Au ski nautique, pour ma part, je vous suivrai peut-être moins spontanément...

C'est au tournant de la trentaine, que l'homme de la Méditerranée que vous êtes s'est mis à aimer la Manche et l'Océan. Après le Concours, vous aviez utilisé un pendule pour choisir sur la carte votre circonscription parmi celles que proposait le ministère de la culture, et un magnétisme bénéfique vous avait poussé à demander la Bretagne, contre l'avis de ceux qui croyaient encore cette région un peu en marge dans l'histoire- trop souvent écrite à Paris- du patrimoine de la France.

La Bretagne était faite pour vous. Pendant dix ans, vous y avez acquis votre vrai métier, avec des compagnons au caractère trempé, qui vous ont appris que l'architecture ce n'est pas seulement jouer avec des idées, c'est d'abord une série de techniques, des rencontres avec des professionnels, des compétences et des outils. Vous vous comparez volontiers à un chef d'orchestre : vous en avez l'autorité, mais vous avez aussi l'humilité de celui qui « sert », avec flamme et avec ferveur, une partition écrite par un autre, qu'à chaque fois il faut réinventer.

Ce métier acquis en Bretagne, vous l'avez mis en pratique ensuite sur d'extraordinaires chantiers : au Palais royal, au Conseil Constitutionnel, au Conseil d'Etat, à la Comédie française, au théâtre du Palais Royal ou dans les immeubles classés de la Banque de France. Je vous ai suivi de loin, à travers les croisées de la salle Parodi, et j'ai vu que vous mettiez cette obstination toute bretonne, cet entêtement Corse, cette volonté irréductible du gamin de Paris que vous êtes, à restaurer l'Hôtel Matignon, le Pont Neuf, Saint-Eustache, Saint Roch, l'église de l'Assomption, le Palais de Justice...

Dans tous ces lieux, il n'y a pas un « style Perrot », ce qui vous ferait horreur, il y a un esprit Perrot, qui vous honore.

Tous ces monuments, vous les avez remis à flots, comme de vieux gréements : aux théâtres vous ajoutiez les équipements les plus contemporains, mais invisibles, à l'hôtel particulier vous donniez le confort, à l'église vous confériez une ordonnance compatible avec le culte d'aujourd'hui.

A chaque fois, vous ne restaurez pas que les pierres, vous restaurez les usages, ceux qu'exigent la vie dans le monde actuel, vous permettez à ces navires de continuer à affronter la mer, vous pérennisez leur âme. Votre vision, si pragmatique, tellement technique, est d'abord une vision d'artiste : l'Opéra, restauré par vous, est intégralement de Garnier, mais sans Perrot, on n'y ressentirait plus, ici et maintenant, cette émotion que Garnier avait tant désirée et qui s'était peu à peu estompée. Et l'émotion que nous vous devons, avant que le rideau se lève, ce n'est pas le rêve d'une nostalgie historique, c'est une émotion d'aujourd'hui.

Voilà pourquoi, selon moi, vous êtes un créateur et un artiste, voilà pourquoi, jeune architecte, vous avez sans nul doute choisi la bonne voie en devenant restaurateur, c'est-à-dire créateur, comme Viollet-le-Duc, comme Duban et comme Abadie.

Et puis, hélas, il y a le feu.

Un voyant vous avait prédit naguère, comme cette bohémienne qui avait affirmé à la petite Joséphine de Tascher de la Pagerie qu'elle serait plus que reine, un voyant vous avait, dis-je, prédit que vous alliez souffrir à cause du feu, mais qu'il en résulterait, malgré toutes les destructions, de bonnes choses. Le cimier de votre casque, si vous étiez l'un de ces preux sculptés sur la cheminée de Pierrefonds, porterait un phénix, ou peut-être, comme sous François Ier, une salamandre héraldique. Le feu détruit, mais il fait partie de l'équilibre du monde...

Il n'est pas de théâtre, dans l'histoire, qui n'ait brûlé. Le Palais Garnier n'est-il pas là grâce à l'incendie de la rue Le Peletier ? La salle Favart, dont vous vous êtes occupé n'est-elle pas née, elle aussi, de ses propres cendres, après cette tragique représentation de Don Giovanni en 1838, où les flammes de l'enfer, quittant la scène avaient envahi la salle ? Reconstituée, la salle brûla à nouveau, en 1887, pendant le premier acte de Mignon, que les théâtres, par superstition, hésitent depuis lors à programmer...

Chacun a en mémoire cette nuit funeste, que j'ai évoquée, durant laquelle brûla le Parlement de Rennes. Ce fut ensuite un chantier exemplaire, et vous avez restitué à ce monument de l'honneur breton tout ce qui faisait son histoire – en veillant à tout ce qui permettrait au palais d'affronter d'autres siècles.

Tout dernièrement, alors que votre œuvre s'achevait à l'Hôtel Lambert, un terrible incendie ravagea d'incalculables décors. La chance du Parlement de Bretagne, la chance de l'hôtel Lambert, dans leurs malheurs, c'est qu'un homme comme vous soit là, au bon moment, pour intervenir et pour rebâtir.

J'ai connu l'hôtel Lambert d'autrefois, au milieu des fêtes raffinées que donnaient, dans ce fastueux caravansérail, Marie-Hélène et Guy de Rothschild ou Alexis de Redé : sous les plafonds de Charles Le Brun, l'on croisait Vermeer, Rubens et monsieur Ingres, notre confrère, on y pratiquait l'art de la conversation, comme si l'on y avait restauré, au XX^e siècle, l'esprit du XVIII^e.

Je l'ai revu ensuite, sans chandelles, sans meubles, sans cuir de Cordoue sur les murs, sans tapisseries, sans ornements, dans le simple appareil d'une beauté qu'on vient d'arracher à sa légende. Je sais que vous y avez fait des merveilles et qu'après l'incendie, malgré d'incalculables pertes, vous êtes là pour que, bientôt, ce lieu retrouve les fêtes, les rires, et les concerts. Ce sera un nouveau chapitre de son histoire.

A l'hôtel Lambert, vous rendez la vie.

Il vous faudra, la quitter aussi « la plus belle maison de Paris », quand ce chantier sera achevé. C'est la difficulté et, en même temps, le romantisme de votre métier : à chaque fois vous avez dû partir, le travail accompli, quitter l'Opéra, le Grand Palais, le Palais Royal, tous ces bâtiments merveilleux où vous vous étiez installé et que vous aimez.

Ici, dans ce palais de l'institut, soyez sûr que vous entrez dans des murs que vous ne quitterez pas et qui ne vous quitteront plus.

Je vous présente votre nouvelle maison : elle a une âme, et je sais que, déjà, vous êtes d'intelligence avec elle.

Soyez le bienvenu parmi nous, Monsieur, vous qui êtes un homme de la terre, de la mer, des cieux, vous que le feu a marqué dans votre chair, vous qui savez que pour l'architecte, les quatre

éléments qui composent l'univers ne sauraient suffire, s'il y manque cette dimension que vous maniez avec une inventivité et une créativité merveilleuses, cette dimension qui nous échappe, qui nous rattrape, mais qu'en ces lieux dédiés à l'immortalité nous prétendons défier, cette image émouvante de l'éternité qu'on appelle le temps.